

SYLVAIN CAMPEAU

La néo-nouvelle fatigue du Québec...

DOSSIER

La révolution numérique

RELÈVE

Entrevue avec Catherine Lalonde
Une bande-annonce pour votre roman

LE BRÛLOT

Face: écrivain, pile: orphelin?

ÉCRIRE EN RÉGION

Je m'ennuie de Mao

ÉCRIRE SOUS INFLUENCES

Réjane Bougé



L'Unique

LE JOURNAL DE L'UNION DES ÉCRIVAINES ET DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS Volume 12 Numéro 1 Mars 2010

Venir au monde, c'est dans une noyade

— Bruno Roy

L'Unique désire rendre hommage à ce grand humaniste, et homme de lettres québécois, qui a présidé l'UNEQ durant près de 14 ans. Ardent défenseur de la langue française (*Le Détail de la langue*, 2002), l'auteur a été emporté le 6 janvier dernier (le jour des rois), laissant un héritage important au Québec. Romancier, poète et essayiste, ce docteur en lettres avait publié une trentaine d'ouvrages, dont des chansons, et plus de 200 textes d'opinion. Sa poésie a été traduite en anglais, en espagnol et en portugais. Bruno Roy était aussi porte-parole et président du Comité des orphelins et orphelines institutionnalisés de Duplessis (il avait d'ailleurs coécrit la télésérie *Les Orphelins de Duplessis*). Ayant lui-même vécu le mal du silence, son œuvre est un témoignage nécessaire pour l'histoire de la société québécoise.

Indépendantiste actif, il a aussi œuvré à la défense des droits des auteurs (il a participé, entre autres, à la création de COPIBEC, qui redistribue des redevances aux écrivains). Ses causes étaient nombreuses, mais ce sont surtout celles touchant la dignité humaine qui étaient au cœur de ses préoccupations. Il fut certainement l'un des êtres les plus résilients et dévoués que j'ai eu la chance de côtoyer. Individu sensible, suscitant la vie sur son passage, il était de ceux qu'on prend en exemple et qui font avancer les choses. Bref, un homme comme on en voit trop peu. Sa parole résonnera longtemps en nous.

► Alexandre Faustino



LA BIBLIOTHÈQUE DE BABEL

Depuis quelques années, et plus intensément ces derniers mois, on s'est interrogé sur les manœuvres cavalières de Google dans le dossier de la numérisation du patrimoine littéraire universel. On se rappellera que, en 2003, Google lançait son projet alors désigné *Google Print*, dont le but était d'effectuer des recherches dans des extraits de livres en anglais et d'afficher de courts aperçus.

Faisant fi de sa supposée volonté d'en arriver d'abord à des accords avec les ayants droit d'œuvres n'appartenant pas au domaine public, Google se lançait dans la numérisation des collections de diverses universités américaines, qui obtenaient en échange de ce service un accès gratuit aux livres numérisés pour elles et leurs usagers. En septembre 2005, trois auteurs américains, Daniel Hoffman, Betty Miles et Herbert Mitgang, appuyés par The Authors Guild, déposaient une poursuite contre Google pour violation du droit d'auteur, puis transformaient leur poursuite en recours collectif. Selon les plaignants, Google aurait dû demander la permission aux titulaires de droits avant de débiter la numérisation.

Malgré cette poursuite et les protestations qui s'élevaient déjà en Europe contre cette « américanisation » du fonds littéraire mondial, Google poursuivait l'élaboration de son *Google Book Search*, en numérisant des œuvres protégées par le droit d'auteur, jusqu'à ce que The American Publishers Association se joigne au recours collectif des auteurs. Cette épopée judiciaire a débouché à l'automne 2008 sur un important projet de règlement hors cour entre The American Publishers Association, The Authors Guild et Google, un règlement qui pourrait coûter à Google 125 millions \$ US au lieu du paiement « en nature » qu'elle essayait de refiler aux plaignants. Dès février de l'an dernier, les auteurs et les éditeurs québécois recevaient un avis en français, résumant les points importants de ce Règlement. Prenant acte des nombreuses interrogations des écrivains, l'UNEQ a adopté comme politique d'informer ses membres sur le Règlement, sans pour autant prendre position sur la question, au contraire de l'ANEL qui choisissait plutôt de recommander à ses membres de se retirer du Règlement.

Depuis, des représentants de l'UNEQ, de The Quebec Writers' Federation et de COPIBEC ont rencontré cet hiver une délégation de The Authors Guild venue leur expliquer les tenants et aboutissants de leur Règlement avec Google, qui est loin de faire l'unanimité, et demander un appui officiel.

Vous me suivez toujours? Tant mieux, j'avais peur de m'y perdre moi-même.

Maintenant, vous demandez-vous, quelle est la position de l'UNEQ, à l'heure où les protestations continuent de fuser de toutes parts? Il va sans dire que, de concert avec la planète livre presque unanime, nous nous indignons de l'arrogance de Google qui a procédé, sans autorisation, à la numérisation de livres issus de tous azimuts et écrits en de nombreuses langues. Seulement, voilà, l'outrage a été commis, le mal est fait et aucun tribunal sur Terre ne saurait plus maintenant « dénumériser » les informations désormais contenues dans les ordinateurs du géant américain de la recherche en ligne. Et même si nous avons pu constater les points positifs du Règlement (car il y en a) et donner un appui en ce sens à la position défendue par The Authors Guild, l'UNEQ maintient le pragmatisme qu'elle a affiché depuis l'an dernier, à savoir que nous continuerons de vous tenir informés des développements dans cette histoire et des répercussions de ceux-ci sur nos droits violés.

Bref, l'UNEQ laisse à ses membres la liberté d'adhérer ou pas, en pleine connaissance de cause, à une entente dont certains d'entre vous tireront quelques bénéfices, en autant que leurs œuvres aient été intégrées dans cette Bibliothèque de Babel.

► Stanley Péan

In memoriam

Madeline Ferron
– 27 février 2010

Pierre Vadeboncœur
– 11 février 2010

Françoise Lepage
– 24 janvier 2010

Georges Anglade
– 13 janvier 2010

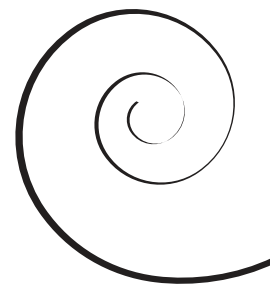
Bruno Roy
– 6 janvier 2010



DES PROJETS NUMÉRIQUES

Le nouveau comité sur le numérique s'est réuni en février et a décidé de ses orientations pour les mois à venir : analyser la proposition de contrat d'édition adapté à la réalité numérique, rédigé par M^e Viviane De Kinder, spécialisée en propriété intellectuelle, revoir la notion d'auteur pour établir des critères objectifs de reconnaissance des modes de diffusion numérique et étudier la pertinence de la mise en place d'un service d'hébergement et de construction de sites Internet pour les écrivains sur le site de l'UNEQ. Il a aussi été demandé au comité d'éclairer le conseil d'administration sur l'apport du numérique à la création et à la diffusion et de réfléchir à l'intérêt et à la faisabilité d'instaurer une veille technologique à l'UNEQ.

► Danièle Simpson



DES NOUVELLES DE L'UNEQ



LA RÉVOLUTION NUMÉRIQUE



La dernière séance annuelle, l'UNEQ a invité à invité Gaétan Bourbonnais, directeur du développement du livre pour le réseau Coopsco, à venir traiter de l'impact du numérique sur la chaîne du livre. Responsable depuis une dizaine d'années de la veille technologique en matière de support à l'écrit, Gaétan Bourbonnais a suivi de près les changements qui ont affecté le processus traditionnel de production et de diffusion du livre.

Le grand gagnant de cette révolution numérique serait, à son avis, le lecteur qui, dorénavant, ne se trouve plus restreint au format déterminé par l'éditeur. Il peut maintenant choisir parmi plusieurs supports : le livre papier, le livre numérique (*ebook*), le téléphone portable (du type iPhone ou Blackberry) et l'ordinateur. Il peut également faire imprimer un livre grâce à la technologie de l'impression sur demande (*espresso book machine*).

Le livre va-t-il disparaître ?

La multiplication des plateformes de lecture sonnet-elle le glas du livre papier ? Gaétan Bourbonnais en doute, car le livre est un objet accompli. Il est simple à utiliser et offre une efficacité sans pareil. Il survivra donc, quelle que soit la popularité des autres supports. Le numérique crée toutefois de nouvelles relations avec le texte, c'est-à-dire des relations contextuelles avec support adapté : textes courts avec le iPhone, textes de savoir avec l'ordinateur, textes littéraires avec le *ebook*.

L'univers du livre se voit donc confronter à des réalités et à des concepts inédits : la mobilité des contenus (on peut transporter sa bibliothèque avec soi), l'interopérabilité (grâce à la neutralité des formats offerts aux différents usagers), la connectivité (par l'accès au contenu en ligne), la disponibilité (cet accès est simple et facile). Autre concept inédit, d'intérêt particulier pour les écrivains : la gestion des droits numériques, qui devront nécessairement différer des droits sur le livre papier.

Une chose est certaine : l'augmentation des canaux et des supports de diffusion aura des effets bénéfiques pour la diffusion du livre en général.

Ce qui risque d'être modifié et, cette fois, en profondeur, c'est le rapport des acteurs de la chaîne du livre entre eux. Alors que, traditionnellement, l'écrivain s'adresse à l'éditeur, l'éditeur au distributeur, le distributeur au libraire et le libraire au lecteur, il est maintenant possible, par exemple, que l'éditeur et l'auteur s'adressent directement au lecteur. Par ailleurs, l'agrégateur, un nouvel « intervenant », remplace le distributeur dans l'univers numérique.

Au Québec, l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) a créé en partenariat avec Demarque, une entreprise privée, un entrepôt numérique pour les éditeurs québécois. Ceux-ci y adhèrent à pas feutrés, car il n'existe pas encore de modèle d'affaires éprouvé. Tout est à inventer, par essais et erreurs. Cependant, il est impérieux que les acteurs traditionnels du livre demeurent les maîtres d'œuvre des changements, sans quoi d'autres entreprises externes à l'industrie ou étrangères viendront prendre leur place et, surtout, déterminer les conditions du marché. Actuellement, la majorité des revendeurs qui pénètrent le marché national du livre numérique sont des entreprises étrangères (Ingram, Numilog, Follet Digital, Overdrive, etc.).

Et l'écrivain dans tout cela ?

Le numérique offre des perspectives de création sans commune mesure avec celles du passé, notamment l'interaction avec les médias et l'autoédition assistée. Toutefois, si l'on veut assurer la pérennité de la création littéraire, il est crucial de faire de la propriété intellectuelle la clé de voûte de l'édition numérique structurée. Or, avec Internet, il s'est créé une attitude collective du tout-disponible et du tout-gratuit à laquelle on doit s'opposer. Pour que l'activité commerciale du livre numérique reste équitable pour tous, et en particulier pour les auteurs, il faut que les lecteurs de contenu numérique acceptent d'en payer le juste prix.

Il faut également que la notion même du droit d'auteur soit revue, car elle est basée sur un pourcentage du prix de vente. Cela tient la route pour le livre papier, mais devient problématique lorsque le coût à payer est lié aux conditions d'une licence collective, d'un accès en lecture ou d'un téléchargement par chapitre, par exemple. (L'UNEQ élabore actuellement un addenda à son contrat-type d'édition qui porte sur le numérique.)

En conclusion, il faut insister sur le fait que, même si l'écrivain n'est pas l'unique acteur de la chaîne du livre, il en est cependant « l'intention première » et, conséquemment, il serait injuste qu'il soit le seul à ne pas pouvoir en vivre.

► Propos recueillis par Danièle Simpson

Suite au prochain numéro : le numérique, l'éditeur et le libraire



GOUVERNER SANS GOUVERNAIL...

Le gouvernement de Jean Charest concocte, pour les étudiants québécois, une hausse des frais de scolarité encore bien plus élevée que ce qu'il souhaitait leur imposer. N'est-ce pas édifiant : pour contrer sa gestion pitoyable, le Parti libéral du Québec prévoit taxer les jeunes comme le font les petites brutes dans les cours d'écoles ! Quelqu'un là-dedans peut-il réfléchir un tantinet, en tout cas assez pour entrevoir qu'hypothéquer la jeunesse n'apparaît pas un très grand projet d'avenir, surtout à un moment de l'histoire où, leurs études terminées, les jeunes travailleurs représenteront une minorité de la population œuvrant en partie pour faire mieux vivre la majorité qui sera constituée d'ainés, de retraités, de vieux ! Cette génération, déjà vouée à un avenir ardu à cause des fluctuations démographiques, devrait-elle se voir condamnée à commencer dans la vie plus endettée qu'aucune autre ne l'a jamais été ? La plupart des jeunes commencent à travailler avec une dette d'études ; si celle-ci s'élève encore, bon nombre décrocheront après le secondaire, abandonnant l'idée même des études supérieures qui, au cours des 40 dernières années, ont élevé le niveau moyen de la population. Que peut bien valoir un gouvernement qui décide ainsi de sacrifier l'avenir de sa jeunesse, c'est-à-dire l'avenir même de la nation qu'il croit représenter ?

* * *

Vancouver's Olympic games do not speak French!

Pourtant, le Canada est un beau grand pays bilingue parce qu'il englobe le Québec, majoritairement francophone. La cérémonie d'ouverture a cependant clairement démontré qu'après les anglophones, les Amérindiens canadiens représentent une catégorie supérieure aux Québécois, aux Acadiens, aux Franco-Ontariens, aux Franco-Manitobains et aux autres francophones du Canada. Bien sûr, c'était une belle occasion pour le ROC (*Rest of Canada*) de prouver son mépris envers les séparatistes québécois et autres *frogs* de toutes allégeances qui n'ont qu'à parler anglais, mais quelqu'un là-dedans aurait-il pu s'apercevoir que l'injure nationale habituelle prenait aussi, cette fois, une portée mondiale : le français, en effet, est la langue officielle des Jeux Olympiques depuis que le baron Pierre de Coubertin leur a fait quitter l'Olympe. Que peut bien valoir un gouvernement qui méprise certaines de ses nations comme il fait fi de l'opinion du reste de la planète ?

Le Québec et le Canada se trouvent enfin une similitude au sein de leurs deux solitudes : le manque total de connaissance et de vision dans leur gouvernance. Pauvre Canada, comme on dit à Fatima !

L'UNEQ PREND LE VIRAGE ÉLECTRONIQUE

En avril dernier, le conseil d'administration de l'UNEQ, réuni en séance extraordinaire, a décidé de faire un usage accru des technologies de l'information. Ainsi, en moins d'un an, le site de l'UNEQ a fait peau neuve, le bulletin électronique de l'UNEQ et une page Facebook ont été créés. Dorénavant, en quelques « clics », sur la page d'accueil du site (www.uneq.qc.ca), le navigateur peut s'inscrire au bulletin électronique ou avoir accès à la page Facebook. Le bulletin électronique est publié toutes les deux semaines et rapporte les derniers faits de l'UNEQ et les actualités littéraires marquantes. Quant à la page Facebook, son visage change de minute en minute. Elle permet, entre autres, de prendre connaissance des commentaires que les internautes ont rédigés sur des sujets donnés et d'intervenir directement.

► Denise Pelletier



UNEQ

Union des écrivaines et des écrivains québécois

Conseil d'administration

Stanley Péan, président
Danièle Simpson, vice-présidente
Sylvain Campeau, secrétaire-trésorier
Renaud Longchamps, administrateur représentant des régions
Sylvain Meunier, administrateur
Arlette Pilote, administratrice
André Roy, administrateur

Comité de rédaction

Danièle Simpson, rédactrice en chef
Sylvain Campeau, Alexandre Faustino,
Isabelle Gaumont, François Jobin,
Véronique Marcotte, Denise Pelletier,
Bernard Pozier

Conception graphique

France Tardif

Maison des écrivains

3492, avenue Laval, Montréal
(Québec) H2X 3C8
Téléphone : 514 849-8540
Télécopieur : 514 849-6239
ecrivez@uneq.qc.ca

www.uneq.qc.ca

www.litterature.org

La parution d'une annonce dans notre bulletin ou l'insertion d'une publicité dans un envoi de *L'Unique* ne signifie pas que l'Union endosse ces produits ou services.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2010

PAUL EMOND

L'homme est tout simple. Boule à zéro, démarche de sénateur, il fait un peu professeur, ce qu'il fut dans une vie antérieure pas si lointaine. Aujourd'hui, il se consacre entièrement à sa passion de toujours : écrire.

Paul Emond (sans accent) est dramaturge. Un peu romancier également, mais il a consacré le gros de son œuvre au théâtre. Une vingtaine de pièces originales (la dernière s'intitule *Il y a des anges qui dansent sur le lac*), des adaptations, des traductions (Shakespeare, *Le Roi Lear*; Euripide, *Les Bacchantes*) et des essais. Avec son épouse Maja Polackova qui est peintre et qu'il a rencontrée lors d'un séjour de quatre ans en Tchécoslovaquie, il a traduit deux romans slovaques.

À la question : fait-il de la littérature belge ou française?, il répond par une phrase de Gombrowicz : « Il ne faut pas poloniser les écrivains polonais. » Il poursuit en disant qu'il a l'art pour patrie, que sa vie est une constante recherche de beauté.



Cette beauté, il la trouve chez les petites gens qui inspirent son théâtre. Il aime fréquenter les bistrotts et tendre l'oreille aux conversations des habitués, souvent des exclus, des marginaux. « Ces gens n'ont plus que la parole pour se donner une façade ». Je dis : chez nous, on les appellerait des *loosers*. Il approuve.

En dépit de son amour pour le théâtre, Paul Emond n'est pas très optimiste quant à l'avenir du genre. Institutionnalisé, c'est devenu un art bourgeois de moins en moins accessible à ceux à qui il était destiné : le peuple, qu'il instruisait des vicissitudes de l'existence et des travers des grands. Malgré ce constat, Paul Emond continue d'écrire, pour le cas où il se tromperait.

► François Jobin

LIBRES COMME L'ART Ce programme du Conseil des arts de Montréal, qui a permis la réalisation en 2010 d'un projet soumis par l'UNEQ l'an dernier (voir l'article de Véronique Marcotte), continuera l'an prochain d'apporter son soutien à la littérature. En effet, l'Association des écrivains québécois pour la jeunesse [AEQJ] recevra une subvention de 15 000 \$ pour la réalisation en 2010-2011 d'un recueil de dix nouvelles écrites par dix écrivains pour la jeunesse qui se seront inspirés de leurs rencontres avec des jeunes de plusieurs écoles de Montréal. Une maison d'édition s'est montrée intéressée à la publication de ce recueil.

► Danièle Simpson

RÉSIDENCES D'ÉCRIVAINS : DEUX HISTOIRES QUI FINISSENT BIEN.

Depuis le mois de septembre, le poète Martin Thibault et l'écrivain jeunesse Carole Tremblay occupaient respectivement le poste d'auteur en résidence dans les bibliothèques Villeray/Saint-Michel/ Parc Extension et Plateau Mont-Royal. Ils ont terminé leur mandat en février, le premier par un récital, la seconde par la publication d'un DVD.

Martin Thibault a demandé aux résidents du quartier (une agglomération multiethnique) quel message ils souhaitaient transmettre à quelqu'un vivant au loin. Ils devaient en même temps répondre à une autre question : « Est-il vrai que le monde appartient à tout le monde? » Thibault se doutait bien de la réponse, mais il voulait l'entendre de ses oreilles. Et effectivement, il a entendu : le monde appartient aux nantis de ce monde, ce que nous ne sommes pas, nous les petits, les sans-grades.

Comme plusieurs de ses interlocuteurs n'étaient pas à l'aise avec le français écrit, Martin Thibault a joué les écrivains publics, aidant tout un chacun dans la rédaction de son texte. Il a ensuite réalisé un collage de ces messages qu'il a lus au cours d'une prestation

publique. Le texte a été repris dans un autre registre par Ivy, un slameur du quartier, qui se l'est approprié à sa manière. Bilan : sentiment de mission accomplie pour Martin Thibault.

De son côté, Carole Tremblay voulait faire écrire et illustrer des histoires par les écoliers du primaire ; elle souhaitait aussi leur faire inventer des recettes farfelues.

Ils ont trimé dur, ces jeunes de six à douze ans. Consciente que les mots effort et travail sont souvent évacués du discours scolaire, Carole Tremblay a prévenu son monde qu'il faudrait rédiger plusieurs brouillons avant d'aboutir à un texte final. Le contrat a été respecté et le résultat a dépassé les attentes : les jeunes ont produit six récits illustrés que l'on a réunis sur DVD et dont chaque participant a reçu copie. Les textes originaux ont été reliés en un livre qu'on peut consulter à la bibliothèque du Plateau.

Quant aux recettes farfelues, elles ont été exposées un peu partout chez les marchands d'alimentation du Plateau. L'histoire ne dit pas si la faune locale les a essayées, mais connaissant les goûts de cette dernière pour la nouveauté, ce ne serait pas étonnant.

► François Jobin



DES NOUVELLES
DES RÉGIONS

GASPÉSIE-ÎLES-DE-LA-MADELEINE

► Sylvain Rivière

Créé il y a déjà cinq ans, *Livres en fête* se déroulera cette année du 18 au 25 avril 2010. Pour répondre au besoin d'une population disséminée le long des berges du fleuve et du golfe, *Livres en fête* a développé une formule qui est à l'inverse des salons du livre. Plutôt que de demander aux gens de se déplacer pour aller dans un seul lieu, ce sont les écrivains et écrivaines qui vont vers eux afin de propager le plaisir de lire.

Plusieurs auteurs de renom seront à l'honneur cette année et viendront ponctuer une programmation haute en couleurs. Parmi ces auteurs, soulignons entre autres la présence de Bryan Perro, Éric Dupont, Anne Bernard Lenoir, Marie-Christine Bernard, Raquel Rivera, Monsieur Flo, Paul Bossé et David Lonergan. *Livres en fête* profitera également de son cinquième anniversaire pour rendre hommage à la poétesse Françoise Bujold (1933-1981).

Livres en fête est devenu un incontournable dans l'univers culturel des Gaspésiens et des Madelinots qui ont la chance de participer à une multitude d'activités : rencontres d'auteurs, Passe-livre, jeux, concours, exposition, lectures publiques, etc. Ces activités se tiennent dans plusieurs localités de la région et sont organisées par les bibliothèques municipales, les établissements scolaires et les organismes communautaires et culturels.

Livres en fête, c'est aussi un organisme qui peut compter sur des partenaires solides : cinq librairies, cinq villes-hôtes et leurs comités locaux ; le réseau BIBLIO et trente-huit bibliothèques municipales ; près de 40 auteurs invités. C'est un événement qui se déroule dans 52 localités et dans plus de 70 écoles des quatre commissions scolaires du territoire.

Grâce à 87 organismes responsables ou collaborateurs d'activités, *Livres en fête*, c'est plus de 500 activités, plus de 600 bénévoles, près de 4 000 livres distribués gratuitement à plus de 33 000 participations par année. Et, après ça, on viendra nous dire qu'en région, on ne sait pas faire les choses...

Parmi ces activités, il faut souligner le grand spectacle littéraire du RAG (Regroupement des auteurs de la Gaspésie), intitulé *Dérives*, un événement littéraire hors normes, réunissant par la poésie, les nouvelles, les contes et les performances multimédias des Gaspésiens membres du regroupement et des auteurs acadiens invités.

Livres en fête : une belle façon de découvrir la Gaspésie et les Îles!

ESTRIE

► Ginette Bureau

Je m'en voudrais de quitter mon rôle de représentante de l'Estrie sans mentionner l'importance que nous donnons aux prix littéraires dans notre région.

Concours littéraire Sors de ta bulle

Ce concours des plus innovateurs entre dans sa sixième année et plus de 500 élèves ont bénéficié du soutien d'une cinquantaine de professionnels pour les initier à l'écriture de textes de tous genres littéraires. En 2009, sous la présidence d'honneur de Pierre Szalowski, la grande gagnante Anne-Marie Duquette a mérité une publication du commanditaire principal, les Éditions GGC de Sherbrooke avec son roman *Contre-Temps*. Pour l'année 2010, le président d'honneur du concours est Stanley Péan, président de l'UNEQ.

Le Prix Alfred-Desrochers existe depuis plus de trente ans. Cette année, une trentaine d'ouvrages étaient en compétition. Les trois finalistes de 2009 étaient : July Giguère

(*Rouge presque noire*, L'Hexagone), Michèle Plomer (HKPQ, Marchand de feuilles) et Andrée Ferretti (*Bénédicté sous enquête*, VLB éditeur). Le jury sous la direction d'André Marquis a accordé le Prix Alfred-Desrochers 2009 à Andrée Ferretti pour son roman *Bénédicté sous enquête*.

Cette année, le Prix Alphonse-Desjardins qui couronne le meilleur essai n'a pas été attribué et a été reconduit à l'an prochain.

Le Grand Prix littéraire de la Ville de Sherbrooke

est décerné aux deux ans. Le président du jury, le très regretté Bruno Roy, a choisi Hugues Corriveau pour son titre *Paroles pour un voyageur*. Le prochain prix sera remis au cours du printemps 2010.

•• Depuis cinq ans, je participe aux réunions toujours très stimulantes du Comité Trans-Québec. L'échange, le partage des idées, la concertation généralisée pour la littérature québécoise m'enchantaient et m'incitaient à m'investir davantage dans ce beau milieu de créateurs. Merci à tous les représentants et à toutes les représentantes des régions pour l'accueil et le soutien, sans oublier le personnel de l'UNEQ et son président. Je pars fière d'avoir été des vôtres.

LAURENTIDES

▸ Pauline Vincent

La P'tite parlotte dans les camps de jour

L'été dernier, des conteurs de la Grande Parlotte des Pays-d'en-Haut ont rencontré les enfants de Sainte-Adèle dans le cadre des camps de jour, moment inoubliable pour tous et déclencheur de ce nouveau projet. L'Association des auteurs des Laurentides (AAL) élargira donc son action aux camps de jour de quatre MRC des Laurentides (Argenteuil, Rivière-du-Nord, des Pays-d'en-Haut et Laurentides). Cette année, *La P'tite parlotte* sera animée par des auteurs jeunesse et des conteurs. Ces rencontres, de 45 à 60 minutes, animées dans un contexte de partage, inciteront les enfants de 5 à 12 ans à s'exprimer en français correct et à improviser sur ce qu'ils auront retenu d'un conte ou d'une histoire. Un outil d'apprentissage ludique de la langue et de jeux de mots. L'AAL compte ainsi rejoindre plus de 3 000 enfants.

La P'tite fabrique d'écriture des Laurentides

Depuis deux ans, dans le cadre de *La P'tite fabrique d'écriture*, son programme d'éducation populaire, l'AAL offre un éventail d'ateliers de création littéraire. Animés par des écrivains professionnels, ils s'adressent aux passionnés des mots. D'une durée de deux heures, chaque rencontre de dix personnes, comprend une partie ludique, une autre d'écriture pour se terminer par une discussion ou une consultation sur un projet en cours. Et toujours dans une ambiance conviviale. À la fin de la saison, l'AAL publiera les plus beaux textes. Le lancement de ce collectif aura lieu lors de la Rentrée littéraire 2010, en septembre. L'intérêt de cette initiative réside dans sa flexibilité, puisque les auteurs-animateurs peuvent donner leurs ateliers dans différentes villes de notre immense territoire.

Créée pour promouvoir les auteurs de la région et leur offrir une source de revenus, *La P'tite parlotte* a obtenu un succès immédiat. La programmation se décline comme suit :

- *Osez la plume!* Atelier de création littéraire avec Claude Lebrun, scénariste et auteure-compositrice
- *Du voyage au livre*: les secrets du récit de voyage avec Ugo Monticone
- *L'art du conte* avec Nicole Filiatrult, conteuse et femme de théâtre
- *Les mots qui chantent*, écrire des chansons avec Claude Lebrun
- *Les greniers de la mémoire*, écrire sa vie avec Claude Lebrun
- *Le roman mode d'emploi* avec la romancière Marie-Andrée Clermont

Les cours sont donnés au bureau de l'AAL, à Saint-Sauveur-des-Monts.

MONTÉRÉGIE

▸ Anne-Marie Aubin

Le Festival de la littérature en Montérégie

Édition 2010 Grâce à l'Association des auteurs de la Montérégie, du 13 au 30 avril, 31 activités littéraires seront offertes dans 19 villes de la Montérégie. Dans le cadre du Festival, la remise des grands prix du livre de la Montérégie, des spectacles littéraires, des lancements, des conférences, des ateliers... au total 60 prestations d'auteurs. Pour les détails : www.auteursmonteregie.com

La Foire du livre – Une troisième édition

C'est sur le thème de « Pêchez votre passion » que les Galeries Saint-Hyacinthe ont lancé leur 3^e édition de la Foire du livre. Du 17 au 21 mars, une vingtaine d'auteurs de la Montérégie seront présents pour rencontrer les lecteurs. Parmi eux, Hélène Desputeaux, Martin Larocque, Sonia Marmen, Patrick Senécal et plusieurs autres. La parole sera à l'honneur avec le conte et le *slam* grâce à Olivier Gingras, Marc-André Caron, Alain Charpentier et Anne-Marie Aubin.

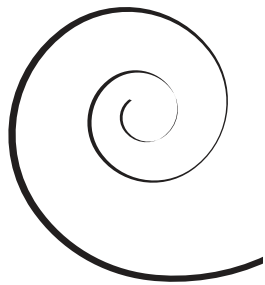
Grands prix des tout-petits – 11^e édition

Dans le cadre du Salon du livre jeunesse de Longueuil, trois prix et une mention spéciale du jury ont été remis aux lauréats du concours. 1^{er} prix : *La Petite Poule pressée* de Danielle Malenfant, de Cowansville. 2^e prix : *La Douzaine d'œufs* de Marcel Lalonde, de Salaberry-de-Valleyfield. 3^e prix : *Un sushi pour Marie* de Sandra Vachon de Saint-Constant. Mention spéciale à *Zut* et *Boule de Lune* de Louise Lacombe de Mont-Saint-Hilaire dont deux des trois textes qu'elle a soumis ont su retenir l'attention jusqu'à la toute fin des délibérations.



De gauche à droite, assises : Julie Daoust, porte-parole du Salon du livre jeunesse de Longueuil; Ginette Dessureault, coordonnatrice du Prix; Marie-Paule Villeneuve, présidente de l'AAM; debout: Marcel Lalonde (2^e prix); Danielle Malenfant (1^{er} prix); Sandra Vachon (3^e prix); Louise Lacombe (mention du jury); Lucien Lavallière, président du fonds des œuvres du Club Richelieu de Saint-Lambert.

ENTREVUE AVEC UNE POÈTE DE LA RELÈVE : CATHERINE LALONDE



DES NOUVELLES
DE LA RELÈVE



Photo: Robert Etcheverry

Elle a publié son premier recueil à 16 ans. Elle est auteure, journaliste, en plus d'être une créatrice boulimique mariant la danse, la poésie et le théâtre. Déjà récipiendaire de plusieurs distinctions littéraires, Catherine Lalonde a remporté le Prix Émile-Nelligan, en 2008, pour son recueil Corps étranger.

Que remarques-tu chez les nouveaux poètes de la relève ?

Une nouvelle génération commence à se lever, et c'est beau à voir. J'y sens un retour de la théâtralité assumée, du besoin de faire vibrer live la poésie. Les jeunes poètes sont conscients qu'ils donnent un show et cherchent à porter leurs mots et leur parole par la voix et par le corps. J'aime cette énergie qui sort le livre du pur écrit.

Tu es encore une jeune poète, mais tu commences déjà à avoir une certaine expérience dans le milieu. Quelle est la différence entre un jeune poète qui en est à ses premières armes et un poète d'expérience ?

Je dirais qu'avec le temps vient la capacité de savoir de plus en plus ce qui nous intéresse comme auteur dans la confrontation à l'écriture. Et d'y entrer de plus en plus précisément et de plus en plus profondément.

La danse est aussi très présente dans ta vie. Fais-tu des parallèles entre la poésie et cette dernière ? La pulsion est-elle la même ?

La source, dans le corps, est la même, comme la pulsion de vouloir – devoir ? – exprimer. J'appelle ça l'excarnation. Mais les processus sont très différents : de l'intime vers l'ouverture en danse, dans une énergie qui s'extériorise ; tandis que l'écriture, au contraire, s'affirme dans une spirale descendante, vers l'intériorité. Sans oublier la grande différence fondamentale qui oppose la danse, art vivant et éphémère, au livre, écrit figé et supposément éternel.

Quelle importance la poésie a-t-elle à tes yeux ? Est-elle une nécessité ?

La poésie est essentielle, sans être vitale. On ne fait quand même pas de la chirurgie cardiaque – ça, c'est du nécessaire. Mais face à l'accélération des communications, aux raccourcis de la pensée, à l'anesthésie du confort et de l'indifférence, je crois que la poésie est, maintenant comme jamais, nécessaire.

Cassandra, ton premier recueil, était différent de Corps étranger à plusieurs niveaux. Toutefois, on peut percevoir que tous deux laissent les mêmes traces dans l'inconscient. En quoi ces deux œuvres sont-elles deux entités différentes ?

Les deux livres font partie du même cycle : normal qu'ils laissent des goûts semblables. Avec *Cassandra*, je voulais parler de la colère féminine, somme toute rare dans nos paysages. Une vraie bonne colère de femme est encore mal vue, au mieux taxée d'hystérie. Je voulais aussi tirer les mots du territoire, des montagnes de mon enfance. Enfin, explorer la violence qui, pour moi, sous-tend tout amour. Et jouer avec un narrateur masculin.

Corps étranger est le frère bâtard de *Cassandra*, son miroir déformé et déformant. J'y parle encore de sexualité, de violence, de l'âpreté de l'amour. Mais j'y parle surtout, finalement, d'abandon et de perte de l'enfance, dans un champ urbain, semé de références à mon patrimoine poétique. Les mentors sont là, dans l'écrit même, autant qu'ils tracent le chemin. Et ils seront toujours là.

► Alexandre Faustino

UNE BONNE NOUVELLE

Les auteurs de la relève répondent positivement à l'invitation de l'UNEQ qui leur offre une première cotisation de membre à 50 \$. Il y a eu 14 adhésions de membres débutants, acceptées lors des deux premières réunions du conseil d'administration cette année.

Rappelons que pour être reconnu membre débutant, il faut être l'auteur d'un premier livre publié correspondant aux mêmes critères que ceux qui s'appliquent aux membres associés. Cette cotisation de 50 \$ vaut pour la première année.

Les années suivantes, l'écrivain devra payer 115 \$, s'il n'a toujours qu'un titre à son actif, ou 140 \$, s'il a publié entretemps un deuxième ouvrage littéraire.

Faites passer le mot !

► Danièle Simpson

UNE BANDE-ANNONCE POUR VOTRE ROMAN

Créée pour Internet, la bande-annonce est un nouvel outil de promotion intéressant. Une entrevue avec l'auteur, la lecture d'un extrait accompagnée d'images fixes, des mots défilant sur une musique présentant l'ambiance du livre, ou un petit film de quelques minutes, il y en a pour tous les goûts et tous les budgets.

Comment ?

Avec ou sans la participation de votre éditeur. À l'aide du même programme qui vous permet de créer un diaporama de vos photos de famille ou d'une suite de montage professionnelle. Avec votre propre caméra HD ou en confiant votre mission à une compagnie de production. Si vos idées sont plus grandioses que votre budget, peut-être connaissez-vous des passionnés de technologie ou de jeunes réalisateurs prêts à combiner leurs talents aux vôtres, par passion.

Des exemples

Marie-Julie Gagnon a eu l'idée de faire une bande-annonce pour souligner la sortie de son roman *Mama Cool* en mai 2009. La maison d'édition, Michel Lafon, a financé le tout.

« On a décidé de faire ça plutôt que des affiches, notamment. J'ai trouvé le réalisateur/monteur/musicien (c'est un ami – Alain Simard). J'ai créé de petits scénarios à partir des illustrations de Colonel Moutarde pour *Mama Cool*, histoire de donner un bref aperçu du livre. J'ai préféré faire trois bandes-annonces très courtes plutôt qu'une seule longue. » Elles sont toutes trois sur YouTube : voir les adresses en fin d'article. ❶

En août 2009, l'auteur belge Nicolas Ancion a mis en ligne une vidéo annonçant la sortie de son roman *L'homme qui valait 33 milliards* (Luc Pire Éditions). Tournée avec sa voisine (une réalisatrice) et mettant en vedette les jouets de ses enfants, son amusante bande-

annonce a circulé rapidement et bien au-delà de son cercle d'amis. L'histoire et la vidéo sont à l'adresse ci-dessous. ❷

En septembre 2009, Jean-Simon Desrochers lance *La Canicule des pauvres*, son roman publié aux Herbes rouges. La bande-annonce de celui-ci est un bel exemple d'efficacité et de simplicité. Nul besoin d'une grande équipe de production ou d'un budget farouche pour titiller le lecteur. ❸

Patrick Dion, dont le premier roman, *Fol allié*, vient tout juste de sortir, a proposé l'idée d'une bande-annonce à son éditeur (Grenouille bleue), lui promettant une belle visibilité. À peine une semaine après sa mise en ligne, le clip affichait plus de 5 600 visionnements. De plus, on en a vu des extraits dans une capsule à VoxTV, dans la version télévisée du magazine *Voir* à Télé-Québec et aux émissions *Vlog* et *Salut Bonjour!* à TVA. Parions que la maison d'édition ne regrette pas de s'être lancée dans cette aventure.

Patrick raconte : « Je suis tombé sur le phénomène, il y a de cela presque deux ans. C'était des Américains qui avaient accouché du concept, et l'idée m'avait tout de suite plu. On avait convenu de partager les coûts en deux. Malheureusement, j'ai défoncé un peu le budget. J'absorbe en fin de compte environ 60 % des coûts. De toute façon, si mon éditeur n'avait pas embarqué, je l'aurais fait quand même. Pour moi, c'était un investissement. »

Patrick s'est occupé de tout. Il connaissait une petite équipe de webtélé habituée à travailler avec des budgets restreints. Grâce à ces gens aux capacités multitâches, il a réussi à tourner une bande-annonce digne du cinéma pour environ 1 700 \$.

Sur son blogue, Patrick répond à ceux qui se questionnent devant ce phénomène : « La littérature

n'a aucune place dans les médias de masse. La radio, comme les journaux, lui font de moins en moins de place. La télé ne s'y intéresse pratiquement plus. Comment fait-on pour promouvoir la sortie d'un livre alors ? Quand on sait que la plupart des éditeurs ne peuvent même pas se permettre un petit encart dans *La Presse* du samedi, on fait quoi ? Quand la seule place qu'on fait aux mots est dans les potins de magazine, vers où doit-on se tourner ? Internet bien sûr. Mais comment on le fait ? Blogue ? Facebook ? Twitter ? Comment est-ce qu'on se démarque ? »

Et à ceux qui craignent qu'il ne dirige trop l'imaginaire du lecteur : « Je comprends. Mais pourquoi n'aurais-je pas le droit, comme auteur, de présenter le mien ? Pourquoi ne pourrais-je pas partager ce qui se passait dans ma tête et dans mon cœur pendant l'écriture de ces mots ? » ❹

► Isabelle Gaumont

Images tirées des bandes-annonces de *Mama Cool* de Marie-Julie Gagnon, illustrées par Colonel Moutarde.



❶ www.youtube.com/watch?v=nmvYUWbq9nM
www.youtube.com/watch?v=OEPJOWYZ4g4
www.youtube.com/watch?v=MrkW1z68Q7s

❷ www.actualitte.com/dossiers/590-YouTube-clip-roman-Nicolas-Ancion.htm

❸ www.vimeo.com/6544574

❹ www.patrickdion.ca/2010/02/la-bande-annonce-de-fol-allie.html

QUÉBEC CHAUDIÈRE-APPALACHES

► Nora Atalla

Mars explose dans tout Québec avec le Printemps des poètes, dont une Soirée Cornac, poésie multilingue Autour de Babel, des Brigades poétiques dans les places publiques, un Volcan poétique, avec notamment une Nuit de la poésie, etc. Programmation intégrale à www.printempsdespoetes.ca.

Plusieurs parutions, soit les nouvelles de Claudine Paquet, *Entends-tu ce que je tais ?* et son roman jeunesse, *Quelle vie de chat ! Des vacances forcées*; les recueils de poésie de : Gabriel Lalonde, *Les Chemins bleus/ Embannadurioù Hentoù Glas*, Jacques Garneau, *Un fleuve sur la langue/Paroles bleues*, Nora Atalla, *Lumière noire*; les romans de Lina Rousseau avec *Galette offre des cœurs pour la Saint-Valentin* et *Galette trouve des cocos de Pâques*, et de Monique Miville-Deschênes, *Chavire*; Vincent Thibault, *Quand les sombres nuages persistent*, philosophie.

Ça bouge à Québec, avec récitals poétiques et musicaux, ateliers, etc., en des lieux propices à la littérature. France Ducasse, ses enfants et Jean Désy, ont lu des extraits de son roman *Valdera*. Les Vendredis de poésie du TAP ont récidivé avec Laurier Veilleux, Monique Laforce, Stéphane Picher, Nora Atalla, Marie-Pier Deschênes, Jean Dorval et Alain Larose. Marie Laberge a été reçue au Mardi littéraire du *Krieghoff* et Gilles Pellerin au Cercle littéraire Gabriel-García-Márquez. Nicole Cloutier a contribué à une conférence sur le maillage et Agnès Riverin à une expo collective; Jean Dorval a donné un atelier de haïku.

Soirées-bénéfiques pour Haïti au *Studio P*, *Café Babylone*, *Largo*, avec Nora Atalla, Alain Beaulieu, Marie Cholette, Isabelle Forest, Catherine Fortin, Jacques Garneau, André Marceau, Alix Renaud, André Ricard, Julie Stanton et Jean Désy qui ont lu les poètes haïtiens, et leur propre poésie.

Le Salon international des poètes francophones du Bénin, du 1^{er} au 6 mars 2010, a invité Nora Atalla à Cotonou; elle s'y est rendue grâce à une bourse du CALQ, avec 23 kilos de livres destinés aux bibliothèques scolaires et au Centre culturel français. Merci aux donateurs : Guy Bergeron, Michèle Blanchet, Marie Cholette, Monique Laforce, Gabriel Lalonde, Martine Latulippe, Jacques Ouellet, Claudine Paquet, Michel Pleau, Alix Renaud, Lisette Saint-Pierre, Julie Stanton, Vincent Thibault, Laurier Veilleux, Nora Atalla; Éditions du Sablier, Cornac (Les petits lousps), Les Éditions GID et Écritout.

NORD-EST

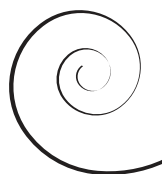
► Mylène Bouchard

Depuis septembre dernier, un club de lecture médiatisé a vu le jour au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Le journal *Progrès-Dimanche* et Radio-Canada sont les initiateurs de la création de ce nouvel organe de dialogue littéraire qui implique l'émission *Beau temps mauvais temps* de CBJ, la librairie Les Bouquinistes et le groupe de compétence des lettres et de l'édition du Conseil régional de la culture du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Et bien sûr, un chroniqueur et des lecteurs.

La formule demeure très simple, et souhaitons qu'elle puisse en inspirer plusieurs. D'abord, le livre du mois, un ouvrage de littérature québécoise, est largement annoncé dans les journaux. Puis, le premier samedi du mois, l'écrivain Yvon Paré, critique littéraire et maître d'œuvre de ce récent club de lecture, le présente et le commente sur les ondes de l'émission *Beau temps mauvais temps*. De plus, il signe une chronique papier la même semaine. Après quoi, c'est au tour des lecteurs de jouer. Le dialogue est ouvert. Ce club de lecture donne une grande place aux lecteurs, car ceux-ci voient leurs commentaires publiés dans le

Progrès-Dimanche. Dans un article paru en septembre 2009 afin d'introduire le club de lecture, Yvon Paré écrivait : « Un club de lecture est là pour multiplier les réflexions et mieux cerner une œuvre : roman, essai ou recueil de poésie. En littérature, il est rare qu'un ouvrage fasse l'unanimité. Et qui peut prétendre posséder la vérité? Le tout doit se faire dans le respect des idées et des points de vue. »

L'initiative séduit. Non seulement elle relie plusieurs instances culturelles, encourage la lecture et crée un dialogue accessible, mais en plus elle préserve une place médiatique pour notre littérature. J'oserais préciser : une place importante dans les médias imprimés. Oui, il est vrai que la littérature est présente dans les cahiers « Livres » des journaux nationaux. Toutefois, la littérature doit rester fière et droite pour apparaître à l'intérieur de plus petits journaux. Que le club de lecture puisse faire entendre sa voix sur les ondes de Radio-Canada, c'est extraordinaire. Qu'il puisse remplir deux pleines pages critiques sur l'actualité littéraire québécoise l'est davantage et cela prouve bien que les prodiges sont encore possibles.



DES NOUVELLES
DES RÉGIONS

CENTRE-DU-QUÉBEC-MAURICIE

► Denys Bergeron

L'actualité culturelle centricoise en ondes

Le CDCCQ (Comité de développement du Centre-du-Québec) a récemment conclu des ententes avec les stations radiophoniques afin de faire la promotion de l'actualité culturelle sur leurs ondes.

Le CDCCQ invite les artistes et écrivains professionnels à prendre part à une journée de soutien aux demandes de bourse au Fonds régional. On fera un survol du dossier à présenter et des normes d'évaluation des projets déposés au Fonds régional, à la suite de quoi on offrira un suivi individualisé aux participants.

GalArt 2010 Le CDCCQ travaille déjà à l'organisation du GalArt 2010 qui aura lieu l'automne 2010 à Drummondville. Encore une fois, de nombreux prix seront offerts aux artistes.

Circuit patrimonial Victoriaville lance un circuit patrimonial qui relatera l'histoire de 28 personnalités célèbres ayant contribué à construire l'histoire de la rue Laurier Ouest vers la fin du XIX^e siècle ainsi qu'au XX^e siècle.

Abonnement gratuit La municipalité de Drummondville a annoncé, en janvier, qu'elle offre désormais gratuitement l'abonnement à la bibliothèque aux jeunes de 12 à 17 ans. Une mesure semblable, offerte aux jeunes de 11 ans et moins, a déjà fait ses preuves en permettant à un grand nombre d'entre eux de se prévaloir des services de la bibliothèque.

Une bourse à la relève Le jeune auteur du roman *Les Exaltés*, Gabriel Thériault, originaire de Saint-Léonard-d'Aston, s'est vu décerner une bourse de la relève du Conseil des arts et des lettres du Québec.

Prix littéraires Radio-Canada Le poète Mathieu Croisetière, de Shawinigan, est l'un des 72 finalistes francophones retenus pour ce prestigieux prix. Les œuvres ont été sélectionnées parmi plus de 6 000 textes dans les catégories récit, poésie et nouvelle.

Max fouineur et la quête des pierres sacrées C'est le titre du troisième roman du Drummondvillois Sylvain Lacharité. En fait, c'est le troisième d'une série de... douze!

L'impro L'improvisation s'installe dans 13 écoles secondaires du Centre-du-Québec par le biais du projet *Accro d'impro*.

Vingtième marathon d'écriture Ce 24 heures d'écriture est une expérience unique pour environ 40 cégépiens des environs de Drummondville, qui peuvent ainsi écrire, rencontrer des écrivains et socialiser.

LAVAL

► Leslie Piché

Dès janvier, invitation est faite à un groupe multidisciplinaire pour étudier la mise en place d'un centre de création artistique professionnel en sol lavallois. Très intéressant, à suivre! L'organisme *Lis avec moi* reçoit un don de 5 000 \$ de la Fondation du Grand Montréal: 5 ateliers se tiendront donc en milieux défavorisés, maisons de jeunes, centres communautaires. « On cherche à montrer que la lecture dépasse le livre. » (Marie-Ève Talbot, directrice générale de *Lis avec moi*). Par ailleurs, un vent nouveau souffle sur la direction de la Fondation lavalloise des Lettres; Claude Asselin, ancien directeur général de Ville de Laval, est maintenant à la présidence.

Frissons de février, Gilles Tremblay met en musique un poème issu du recueil *L'Inoubliable* de Fernand Ouellette. L'œuvre est présentée par l'OSM et son chef, Kent Nagano, à la Place des Arts de Montréal.

Mars arrive; Sophie Faucher lit, le 8 mars, plusieurs extraits du roman *L'Énigme du retour* de Dany Laferrière, prix Médicis, à la Maison des Arts de Laval. Ainsi, 3 000 \$ sont remis à Médecins sans Frontières pour le peuple haïtien. Ailleurs à Laval, un spectacle multiethnique présente un conte inuit, *La Femme squelette*, raconté par Guylaine Morin. À la station Montmorency, les représentantes de la Table de concertation de Laval en condition féminine sensibilisent les passants-es à la pertinence du 8 mars, Journée internationale des femmes.

Mars, toujours, nous rappelle que la Société littéraire de Laval a 25 ans, comme sa revue *Brèves*. Plusieurs événements sont prévus tout au long de cette année anniversaire. Le 9 mars est lancé le numéro 80 de la revue, dont l'exergue met en relief les vers du poème *Mon île* de Yves-Patrick Augustin, poète haïtien. Celui-ci en lit un extrait au cours de la soirée. De plus, on tient une table ronde sur le *slam* et le *spoken word* en compagnie de Ivy et èmèf (Marie-France Bancel) à la Maison des Arts de Laval. Dans un tout autre registre, Patrick Simon lance son *Anthologie du tanka francophone*. Charmant clin d'œil à un printemps hâtif!

•• Claire Varin s'en va en résidence d'écriture grâce au CALQ, et ce dès avril! Où?... à Banff! Nommée représentante des arts et de la littérature à la Commission consultative de Ville de Laval, votre humble messagère est membre du groupe qui fera ses recommandations à la municipalité. On verra le poids qu'on a.

•• Enfin, il y a toute une relève qui grouille sur et sous le bitume. Reste à l'approuver et la faire entrer dans la danse!

LE RETOUR DU DÉBAT SUR LE PRIX RÉGLEMENTÉ

Une séance d'information ayant pour thème « Faut-il réglementer le prix de vente des livres? », organisée par l'Association des distributeurs exclusifs de livres en langue française (ADELF) à l'intention des professionnels du livre, s'est tenue le 10 février 2010 à l'Hôtel InterContinental à Montréal. Environ 150 personnes ont assisté à la table ronde à laquelle participait Stanley Péan, à titre de président de l'UNEQ, dont des libraires, des éditeurs et des diffuseurs/distributeurs. Les discussions qui ont lieu ont fait l'objet d'une quasi-unanimité.

Le milieu du livre est encadré depuis 1981 par la loi 51¹, dont l'objectif était de favoriser la diffusion d'une offre diversifiée du livre sur l'ensemble du territoire québécois et d'uniformiser les pratiques commerciales. Cependant, depuis l'adoption de cette loi, de nouveaux acteurs sont venus ravir des parts de marché aux librairies traditionnelles : les magasins à grande surface (Costco, Walmart, etc.). La Loi 51 réglemente déjà le prix de vente en fixant les taux de remise minimaux des éditeurs aux librairies agréées. Cependant, les grandes surfaces ne possédant pas l'agrément, elles ne sont pas soumises aux dispositions de cette loi et jouissent d'une plus grande remise sur le prix de la part des distributeurs ou des éditeurs. Cela leur permet d'écouler des livres à des prix défiant parfois la raison.

Restreignant leur offre, les magasins à grande surface vendent exclusivement des best-sellers, dont ils se servent comme « produits d'appel ». Leurs politiques de bas prix leur permettent d'écouler un grand volume d'ouvrages, privant ainsi les librairies agréées de ce

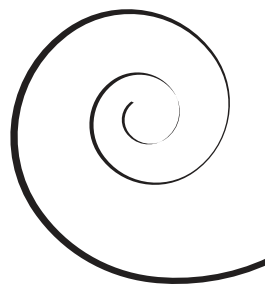
marché lucratif. Les librairies indépendantes se plaignent de la concurrence et réclament depuis les années 1990 l'adoption d'une loi sur le prix réglementé pour équilibrer le marché.

Il semble que pour l'ADELF le moment soit venu de concrétiser cette mesure. Il est tout de même surprenant que ce soit l'association des distributeurs qui reparte ce débat qui a marqué le milieu du livre à la fin des années 1990. En effet, à deux reprises, lors du Sommet sur la lecture et sur le livre en 1998 et à la suite du dépôt du Rapport Larose en 2000, le gouvernement de Lucien Bouchard avait rejeté la mise en place de cette mesure législative. La situation de crise dans les librairies ne s'est pas calmée, et on a assisté à de nombreuses fermetures de petites librairies dans les années suivantes.

Denis Vaugeois, invité à conclure l'événement, a rappelé que les bibliothèques publiques se trouvaient au cœur de la problématique de l'accès aux livres. Parce qu'elles sont obligées par la Loi 51 d'acheter leurs livres auprès des librairies agréées, elles irriguent d'un flot d'argent bénéfique le système du livre québécois. À ce titre, leur financement adéquat est important pour la santé du milieu du livre québécois. L'ancien ministre de la culture a souligné cependant que le prix réglementé reste une mesure difficile à faire accepter par la population, d'autant plus qu'elle soulève plusieurs interrogations et ne représente pas la solution parfaite.

► André Racette

1. Loi sur le développement des entreprises québécoises dans le domaine du livre.



DES NOUVELLES DES MEMBRES



LIBRES COMME L'ART

Désordres et autres passagers

LE PROJET... L'automne dernier, Marie-Chantale Gariépy, Marilyn Perreault, Jeanne Painchaud et Sylvain Meunier se sont rendus respectivement dans les écoles Lakeside Academy, Des Sources, Jeanne-Mance et Saint-Antoine-de-Saint-Exupéry afin d'y faire écrire des élèves de secondaire 2 à 5. La transmission d'une passion comme celle de l'écriture à des adolescents n'est certes pas simple, mais les écrivains qui ont collaboré au projet *Libres comme l'art* ont réussi à produire plus de 200 pages de texte. Haïkus, nouvelles brèves, polar et pièce de théâtre sont le matériau à partir duquel j'ai créé un spectacle intitulé *Désordres et autres passagers* qui sera interprété par les élèves des écoles participantes les 30 avril et 7 mai prochains, à 20 h, à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque.

Le programme *Libres comme l'art* est chapeauté, au niveau secondaire, par la Conférence régionale des

élus (CRÉ), le Conseil des arts de Montréal (CAM) et, au primaire, par le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport. Le projet a été proposé par l'UNEQ et est une idée originale de Danièle Simpson, vice-présidente de l'UNEQ, qui en est aussi la coordonnatrice.

LE SPECTACLE... Le public sera accueilli dans le foyer de l'auditorium par des serveurs qui distribueront des haïkus sous forme de hors-d'œuvre. Tout de suite, la musique de fond et les maquillages des serveurs de haïkus donneront le ton : les spectateurs sont conviés à un spectacle présenté dans le langage de l'adolescent et traduisant ses passions et sa vision de la vie. La pièce de théâtre, qui intègre polar et nouvelles brèves, durera une heure et demie. Dans une mystérieuse histoire de collier perdu, le public verra jouer sur scène les comédiens issus des écoles participantes, ceux-là mêmes qui ont aussi écrit les textes.

► Véronique Marcotte

JE M'ENNUIE DE MAO

Oui, je m'ennuie de Mao. Il n'a pas eu peur d'envoyer son intelligentsia urbaine brasser de la m... dans les rizières, histoire de lui apprendre à respecter le peuple en général et celui des régions en particulier.

Pourquoi ce ton péremptoire? Tout simplement à la suite de la lecture des chiffres publiés par l'Institut de la statistique du Québec. Dans le lot, nous apprenons que le Québec a dépensé près d'un milliard de dollars en 2008 en culture et que cette somme représente une augmentation de 28 % en trois ans.

Dans une autre vie naïve, je serais le premier à pavoiser. Sur ce milliard, la moitié va aux transferts et subventions aux organismes culturels. Mais le diable est dans les détails, comme on sait. En effet, Claude Picher dans *La Presse* soulignait que « cette pluie de dollars est fort inégalement répartie entre les régions ». Comme si on l'ignorait!

Si nous retranchons ensuite les montants affectés aux institutions culturelles nationales qui ont feu et lieu à Montréal et à Québec, il reste... des restes pour les régions, car 82 % de toutes les dépenses s'effectuent à Montréal et à Québec. Surtout, n'allez pas croire que Laval, Longueuil ou Lévis sont favorisées : elles sont la mère des enfants pauvres...

On rétorquera que nos grandes institutions nationales commandent d'importants budgets de

fonctionnement. Mais est-il nécessaire de consacrer, toutes dépenses confondues, 318 \$ par habitant à Québec et 294 \$ à Montréal alors que les régions de Laval, de la Montérégie et des Laurentides reçoivent respectivement 17,46 \$, 16,87 \$ et 16,64 \$? Pourquoi la Gaspésie reçoit-elle 80,66 \$ par habitant alors que Lanaudière doit se contenter d'un misérable 17,62 \$? Leur relative proximité des grandes villes ? Mon œil !

Comment expliquer un tel déséquilibre ? Paraît-il que notre bon gouvernement a décidé depuis plus de 30 ans de sabrer dans le financement des régions pour affecter les montants « épargnés » aux grands centres urbains. Pourquoi ces coupes sauvages ? À mon avis, tout simplement pour satisfaire les braillards de Québec et de Montréal qui s'insurgeaient contre la politique de régionalisation du gouvernement Lévesque. À l'époque, je me souviens qu'ils hurlaient leur indignation parce que les subventions à la création littéraire étaient réparties par régions... afin de réparer une grave injustice ! Pas besoin d'un dictionnaire pour comprendre cela.

J'ai entendu dire que notre bon gouvernement est en train de renverser la vapeur. Eh bien, je lui lève mon chapeau. Mais attention, gens des régions ! Les braillards de Montréal et de Québec vont revenir à la charge !

► Renaud Longchamps

VISITE AU LUXEMBOURG

Loïse Lavallée et Guy Jean ont été invités par le Service du Livre luxembourgeois, dans le cadre des échanges entre la Province de Luxembourg (Belgique) et l'Outaouais, pour une semaine de rencontres littéraires en diverses communes de la Province. Ils ont aussi été invités à occuper un stand réservé à l'Outaouais à la Foire du Livre de Bruxelles. Voici leur récit de quelques rencontres.

Entre des élèves de rhétorique de l'Institut Sainte-Julie à la bibliothèque de Marche-en-Famenne et Guy Jean.

Les élèves sont entrés dans la salle avec un parapluie sur lequel ils avaient épinglé des papiers en forme de gouttes d'eau et sur lesquels étaient inscrites leurs questions formulées après étude d'une sélection de mes textes. Une étudiante fut chargée de m'expliquer la signification du parapluie. « Les gouttes d'eau traversent le parapluie comme vos poèmes traversent nos âmes. »

Inutile d'ajouter qu'à partir d'une telle entrée en matière les questions n'étaient pas banales. Elles m'interrogeaient au-delà des poèmes sur mes opinions et croyances.

Il en fut ainsi de tous les groupes d'étudiants rencontrés, dont deux du « professionnel » (technique). La contribution des professeurs à la préparation des

entretiens était évidente. Les étudiants avaient en main une copie de textes tirés de mes recueils. En somme, ce fut une rencontre que j'ai beaucoup appréciée et à laquelle je me prêtais volontiers dans mon milieu si on y mettait le même soin.

Entre des groupe d'enfants et Loïse Lavallée

Une première rencontre, très conviviale, a lieu avec des enfants du primaire à la bibliothèque de Marche-en-Famenne. Les enfants, intéressés et curieux, se laissent captiver par du *Yoga avec Om'a*, et participent joyeusement. La télé est sur place et la couverture médiatique, très appréciée.

Je me rends ensuite à Lamorteau en compagnie d'une représentante du Service du Livre luxembourgeois. Deux autres groupes d'enfants également bien préparés à ma visite m'y attendent. La bibliothécaire craint qu'il y ait peu de personnes en soirée. Or, plus d'une trentaine de lecteurs viennent à la bibliothèque. Mon livre, *13 malentenduEs, la part manquante des évangiles*, a préalablement circulé et je parle avec les lecteurs de mon parcours littéraire. Cette soirée mémorable se termine un peu avant minuit.

Toute la semaine s'étant poursuivie dans cette veine, je ne suis pas prête d'oublier cette tournée.



« Les gouttes d'eau traversent le parapluie comme vos poèmes traversent nos âmes. »



Une chronique
de Dominique
Gaucher

FACE : ÉCRIVAIN, PILE : ORPHELIN ?

La plume orpheline
d'un écrivain gratte

le monde sur le papier avec un regard solitaire. Ou bien est-ce la plume d'un écrivain orphelin qui ose peindre le monde pour qu'il existe ?

On a entendu sous divers tons que le militantisme de Bruno Roy « avait nui » à son œuvre, l'« avait gardée dans l'ombre »... À la cérémonie funèbre, les écrivains étaient présents en grand nombre. Éparpillées et silencieuses, quelques personnes à la parure plus modeste, pour ne pas dire carrément pauvre, se recroquevillaient sur leur chagrin. Des orphelins. Venu eux aussi rendre un dernier hommage à celui qui fut une icône pour eux, l'incarnation d'un espoir inattendu.

Fonctionnaire à la Santé, j'ai connu l'existence des orphelins de Duplessis avant de rencontrer Bruno. Le chemin inverse à celui parcouru par les membres de l'UNEQ, à qui Bruno avait révélé, en même temps qu'au reste du monde, l'existence sourde de ces oubliés. Avant d'assister à ma première AG de l'UNEQ, j'avais discuté plusieurs fois avec Lucien Landry, membre usager du conseil d'administration de l'hôpital Louis-H.-Lafontaine, et aperçu quelques autres de ses camarades d'infortune. Au ministère de la Santé et des Services sociaux dans les années 1980, le dossier des orphelins de Duplessis était une bombe à retardement, qui n'en finissait plus de ne pas exploser.

Et Bruno a porté à la lumière leur existence malheureuse.

Mais qui révèle le scandale en est aussi éclaboussé. Bruno prenait le risque de voir son aura entachée par la révélation de ce passé peu glorieux. À moi, il disait que des collègues écrivains tentaient régulièrement de le dissuader de porter ce combat. Je lui disais, moi,

de continuer. Pour Lucien. Pour les autres. Sachant de plus que son statut privilégié parmi les orphelins – lui, il s'en était sorti – le rendait vulnérable de ce côté-là aussi. Marqués par l'abandon, les orphelins avaient bien du mal à croire que Bruno ne les laisserait pas tomber un jour, quand leur poids deviendrait trop lourd pour lui. Pour sa réputation, pour sa carrière d'écrivain. Pour, tout simplement, son temps pour écrire.

À moi – peut-être à d'autres, je ne sais – il parlait de scènes de la série télé sur les orphelins dont il avait dû amoindrir l'horreur. « Ils ne me croiraient pas. Et 'X' souffre déjà assez de voir son histoire étalée, je ne peux pas montrer tout ce qu'elle a de hideux. » Il me donnait des nouvelles de ceux que j'avais connus. Il me parlait des dissensions au sein du groupe sur la manière de mener la lutte. Il me parlait aussi, émerveillé, de cette mère dont il avait retrouvé la trace.

Je me désolais dans cette église de sentir ces deux solitudes. Je ne crois pas que le combat qu'a mené Bruno aux côtés des orphelins de Duplessis ait jeté quelque ombre sur son œuvre. Une œuvre est quelque chose qui dépasse l'écrivain, certes, mais qui trouve sa gestation dans la chair, dans le temps, dans l'expérience. L'écriture a sauvé Bruno de sa condition. Comment aurait-il pu tracer une ligne entre celle-ci et sa vie ? Et pourquoi un écrivain ne pourrait-il être un militant ? Séparer l'œuvre de l'écrivain, certes... Mais dans ce cas, c'était diviser Bruno lui-même et garder encore dans la pénombre ceux qui ne l'avaient que trop été. On peut juger de la lutte et de l'œuvre dans des termes différents. Mais personne ne me fera avaler que la main qui tenait la plume n'était pas rattachée directement à un cœur. Et pourquoi demanderait-on à un écrivain de se cacher ? Écrire n'est-il pas révéler ?

Petites annonces

Services conseils aux auteurs : évaluation et négociation d'un contrat d'édition – représentation auprès d'éditeurs – suivi d'un projet d'édition. Dominique Girard, membre UNEQ, B.A.A., microprogramme de 2^e cycle en édition, Université de Sherbrooke. 514 234-2002. www.editionsdelile.com info@editionsdelile.com 514 234-2002.

Île du Havre-aux-Maisons/Résidence d'écriture en bord de mer. Lauréat national et régional du Grand Prix du Tourisme québécois 2009. Du 1^{er} nov. au 1^{er} juin : 500 \$/semaine, 1200 \$/mois « Je ne veux pas vous faire de peine, mais c'est ici le paradis. » [C. Cormier] www.aupieddelabutteronde.com Nicole Gravel : 514 279-9165

Beau chalet 4 saisons tout équipé à louer, sur le bord du lac (Lanaudière) face à la montagne. Ni téléphone ni Internet. Canot fourni. À quelques pas de la Zec. Prix spécial pour écrivains : 350 \$ la semaine (sauf vacances des Fêtes et relâche scolaire). S. Brien : 450 657-4680.

Derrière tout auteur, il y a un réviseur. Ex-professeur de français, ex-consultant en francisation à l'OQLF, je puis réviser vos textes, améliorer vos phrases à un tarif raisonnable. Raymond Paradis : 450 672-4893, ciel32@gmail.com.

Séjour à Montréal. Appartement neuf à louer pour séjour d'une semaine à 3 mois) Tout fourni : climatisation, Internet haute-vitesse, draps et serviettes, câble-télé, téléphone, foyer, etc. Rue Saint-Denis près des Carmélites. 500 \$ la semaine. Louis-Philippe Hébert : 514 886-8102.

La Plume rousse : service d'animation scolaire, de révision, de rédaction, cours de français et d'informatique. Expérience en alphabétisation, francisation, informatique, animation, rédaction et révision. Danielle Malenfant, membre UNEQ et AEQJ : 450 263-8721, daniellemalenfant@yahoo.com

Bord de mer à louer à Terre-Neuve. Possibilité de services inclus : transport local, entretien ménager, lavage, repas. Dominique Gaucher : 450 682-9871, dodogaucher@yahoo.ca.

Atelier-formation gratuit sur la Nouvelle orthographe. 22 avril à 19 h à la Librairie Monet, 2752 rue de Salaberry, Montréal. Réservation requise : 514 337-4088, poste 213 – Chantal Contant, membre UNEQ. www.nouvelleorthographe.info

Une collaboration de Réjane Bougé

D'abord, divisons le monde des écrivains en deux : ceux qui lisent et ceux qui ne lisent pas. Ou, du moins, ceux qui lisent moins que les autres. Il est sûr qu'il faudrait faire preuve de plus de raffinement. On pourrait ressortir le traditionnel un peu, beaucoup, passionnément... Après avoir été, pendant plusieurs années, une lectrice professionnelle, je sais maintenant, parce que je n'ai plus le temps-de-lire-tout-ce-que-je-veux, qu'on peut lire moins, mais tout aussi passionnément. Ces distinctions sont donc caduques. Essayons-en une autre : il y a des écrivains qui ne lisent pas lorsqu'ils écrivent, les autres si. Franchement, la première catégorie m'apparaît aussi étrange que d'envisager la vie sur Mars. Quand le ton et la forme de l'ouvrage à venir sont trouvés, je lis davantage quand je suis en période d'écriture. J'ai alors besoin de mots comme d'un carburant. Troisième division : il y a les écrivains secs et les luxuriants. Ce sont les premiers qui m'ont amenée à écrire : Elisabetta Rasy, Emmanuelle Bernheim, Annie Ernaux. Mais, par la suite, histoire de m'assurer de mon souffle, je me suis imprégnée d'un Saramago avec des blocs narratifs qui charrient tout sur leur passage. (Combien sommes-nous à écrire nos livres les uns contre les autres ?) Je me souviens aussi du souffle de Madeleine Monette

... je sais
maintenant (...)
qu'on peut lire moins,
mais tout aussi
passionnément.

dans *La Femme furieuse*; son roman s'ouvre alors que son personnage récuré de manière quelque peu frénétique un four; la dernière section du livre que j'écrivais alors a finalement porté le titre de « Grand Ménage ». Et que dire de la manière de Marie-Claire Blais, dans ses plus récents ouvrages, des vagues immenses dans lesquelles je plongeais avec volupté.

Quant à Calvino, il est sec ou baroque? Chose sûre, c'est que le « tu » narratif, avec lequel je me retrouve tous les matins pendant mon travail d'écriture actuel, me vient de lui.

Secs, baroques : j'alterne. À la tête de mon lit, un Murakami, dont la légèreté et le climat de *Danse, danse, danse* m'ont enchantée, récemment, tout en me donnant une envie folle de plonger dans ces *Chroniques de l'oiseau à ressort* et le troisième tome de la trilogie de Javier Marias, frais arrivé sur les tablettes, du monologue intérieur à la puissance dix.

Avant, je termine un essai, *L'Art de marcher*. Correct, sans plus. Sauf que l'auteure a cette belle idée d'avoir calculé que le texte d'un de ses livres mesurerait six kilomètres, si on le dévidait sur une ligne unique.

Tiens, j'aimerais bien connaître mon kilométrage en livres lus? Aurais-je fait un tour de Terre?

Et vous?

VU D'AILLEURS

BUENOS AIRES, ARGENTINE

Ma rencontre avec la littérature, essentiellement avec la poésie du Québec, fut pour moi importante, je dirais même très importante. Une rencontre, c'est toujours un carrefour entre des circonstances personnelles et quelque chose que la parole d'autrui vient dire dans une autre langue que la sienne. Le principal stimulant pour l'écriture, c'est celui de l'altérité. Je suis née et j'ai toujours vécu à Buenos Aires, mais ma mère me parlait en français. Elle a vécu jusqu'à l'adolescence à Paris et sa famille est venue en Amérique lors de l'occupation nazie en France.

La première fois que je suis venue au Québec, s'est produit en moi l'impact de la rencontre d'un français d'Amérique, un français distinct de celui des Français. J'ai perçu alors une relation complexe et ambivalente avec le français, la présence de la nostalgie et, à la fois, de la rancœur, aussi présentes dans le dit que dans le tu chez ma mère. Ma mère conservait une ambivalence envers les Français, mais, culturellement, elle était inévitablement française. J'écrivais en espagnol, mais je cherche dans la langue française comme quelqu'un fouille dans un vieux coffre de famille; pour moi, c'est un déclencheur de possibilités.

Mon approche de la littérature québécoise m'a permis d'entendre quelque chose de ma non-appartenance, thème que, par excellence, la langue forge à travers sa littérature. Cette expérience, j'ai tenté de la transmettre, dans mon milieu, par les traductions que j'ai faites de poètes du Québec et par une étude, une première approche, un livre publié à Buenos Aires intitulé *La Frontera de la lengua (La Frontière de la langue)*. À vrai dire, la littérature québécoise n'est pas connue à Buenos Aires. Une exception, Nicole Brossard, que j'ai pris goût à traduire et qui a commencé à être lue dans notre pays, depuis quelques années. Je ne peux énumérer, vu la diversité et le peu d'espace, la curiosité qu'ont suscitée en moi divers auteurs québécois, mais je puis dire que je fais mienne cette parole qui condense tant de choses à propos du thème de l'identité comme le mot *rapaillé* qui n'existe dans aucun dictionnaire et que j'ai tant peiné à traduire en espagnol. La poésie et le Québec produisent en moi un effet similaire à celui qu'écrivait Gaston Miron dans les premiers vers de *L'Homme rapaillé*: *Je ne suis pas revenu pour revenir / Je suis arrivé à ce qui commence*

► Sara Cohen
(traduit par Bernard Pozier)

LA NÉO-NOUVELLE FATIGUE CULTURELLE DU QUÉBEC (ENCORE) FRANÇAIS

L'histoire, d'accord...

Si la Coalition pour la promotion de l'enseignement de l'histoire au Québec existe depuis quelques années, ce n'est que tout récemment, le 2 décembre 2009, à Trois-Rivières, qu'elle a procédé au lancement de sa pétition et au dévoilement de son site Internet, depuis le siège social de la Société Saint-Jean-Baptiste de la Mauricie. Elle est en fait née en réaction au nouveau programme d'enseignement de l'histoire au secondaire de 2006. Voyant que plusieurs éléments de l'histoire politique du Québec en étaient absents, au profit d'une édulcoration à saveur multiculturelle et citoyenne, Josiane Lavallée, historienne, s'en ouvre à un autre historien, Robert Comeau qui en réfère lui-même au journaliste Antoine Robitaille. L'article de ce dernier alerte Mario Beaulieu qui, lui, avance l'idée de créer cette coalition sous l'égide de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, dont il est le président.

La Coalition se met donc au travail. Il en résulte bientôt des recommandations étoffées. Elle propose des améliorations à tous les niveaux d'enseignement. Elle réclame notamment que les élèves de la 3^e année à la 5^e année du primaire reçoivent 100 heures prescrites d'enseignement de l'histoire et que tous les finissants du niveau collégial soient en mesure de reconnaître les fondements historiques du Québec contemporain. Il est en effet inquiétant de constater que, à l'heure actuelle, seulement 5% des cégépiens suivent un cours portant sur l'histoire ou la société québécoise.

Elle demande aussi que la formation des futurs enseignants et enseignantes d'histoire, au secondaire comme au primaire, soit plus approfondie et revendique la création d'une 5^e section de l'Institut national de la recherche scientifique consacrée à l'histoire politique du phénomène national au Québec.

On ne peut qu'applaudir aux énoncés de principe de cette initiative. Il s'avère, en effet, depuis quelque temps déjà, qu'il est fait peu de cas, dans nos institutions d'enseignement, des connaissances historiques et culturelles dont l'école devrait pourtant assurer le relais.

... mais alors, la littérature ?

Comme il en va de même pour la littérature québécoise, on en vient à se demander si une semblable coalition ne devrait pas voir le jour pour exiger que des cours d'histoire littéraire dignes de ce nom puissent être dispensés dans nos institutions d'enseignement. En effet, dans l'état actuel des choses, la littérature trouve-t-elle vraiment sa place dans nos écoles ? La réforme n'est-elle pas si préoccupée de développer des habiletés de lecture qu'on en néglige la présentation d'œuvres qui devraient former la base d'une oeconnaissance littéraire minimale ?

Ce qui ajoute à la gravité de la situation, c'est que la littérature québécoise n'est pas vraiment au programme au niveau secondaire. Seule obligation qui soit et qui existe depuis 1995 : les enseignants du secondaire doivent faire lire au moins cinq œuvres par année à leurs élèves, dans trois genres différents et écrits par au moins trois auteurs différents. La moitié des ouvrages lus dans un cycle doivent être québécois. Dans les faits, les professeurs ne respectent pas toujours ces directives. Et, malgré le fait qu'il existe une liste de titres suggérés sur le site Internet du ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, les professeurs peuvent aussi bien faire lire un livre d'Anne Hébert que *Twilight*. Devant cet état de fait, on s'interroge : a-t-on si peur d'imposer un tronc littéraire commun que l'école ne fait plus de cas de ce qui s'écrit chez nous ?

Il y a lieu de s'inquiéter. Nous recevons année après année un grand nombre d'immigrants qui ne demanderaient pas mieux que d'en savoir davantage sur l'histoire et la culture des gens qu'ils vont côtoyer. Leurs enfants vont dans nos écoles – loi 101 oblige – et ne s'instruisent pas davantage que les nôtres sur la culture et la littérature d'ici. Ce problème n'est pas nouveau ; il persiste depuis assez longtemps pour que nos enseignants soient très embarrassés quand vient le temps de choisir des lectures significatives de notre histoire littéraire. D'ailleurs, on peut se demander s'ils ont reçu la formation qui leur permet de le faire. Si on peut présumer que certains parents peuvent pallier cette lacune, on ne peut imaginer que ce soit ceux qui sont venus d'ailleurs.

Ne fournit-on pas ainsi la preuve que les programmes scolaires québécois méprisent culture, histoire et littérature nationales et créent des générations pour lesquelles la culture ne tiendra expressément que dans le présent ?

► Sylvain Campeau

